

Martin Julier-Costes

**Trajectoires et expériences
d'enfants orphelins devenus adultes
Comprendre pour accompagner**

Résumé

Inspiré d'une enquête de dix-huit mois auprès de personnes orphelines adultes, de parents et de professionnels à leur contact, cet article met en exergue les conséquences du décès précoce d'un ou des parent(s) dans la vie adulte afin de comprendre comment accompagner des orphelin·e·s à l'école aujourd'hui. Il ressort des entretiens et des ateliers de réflexion collective trois besoins essentiels : être associés aux événements et aux décisions les concernant, se sentir normal tout en étant considéré parfois comme différent et enfin ne pas subir des autres un regard misérabiliste. Véritable lieu de vie, l'école offre une parenthèse aux personnes orphelines dont le quotidien est marqué par le décès et ses conséquences et peut donc jouer un rôle majeur dans leur trajectoire.

Cet article est issu d'une enquête réalisée dans un département français, en Isère¹ (Julier-Costes, Feige et Grange, 2019). Nous avons investigué la question des orphelins à travers l'analyse de leur discours d'adultes et de ceux de parents d'orphelins et de professionnels à leur contact. Par ce détour, l'enjeu était de souligner les effets d'un tel événement dans la vie adulte et ainsi éclairer d'une autre manière l'expérience et le vécu des enfants et des jeunes adultes² confrontés aujourd'hui au décès d'un parent ou des deux.

Cadre de l'enquête et recueil de parole à visée non thérapeutique

Cette enquête met en lumière l'expérience vécue des enquêté·e·s et les (re)situe à leur place de personne réflexive, donc capable de penser leur propre trajectoire, aussi difficile soit-elle. Notre approche est résolument d'orientation qualitative et compréhensive (Watier, 2002) et reliée aux travaux de l'école de Chicago, avec un accent sur l'interactionnisme symbolique (Becker, 1985, Goffman, 1968, 1991; Le Breton, 2012). Vis-à-vis des rapports à la mort et au deuil, notre démarche rejoint les travaux de Déchaux (2000, 2004), Molinié (2006), Clavandier (2009), Roudaut (2012), Despret (2014, 2015), Julier-Costes (2015) ou encore Berthod (2016) qui s'emploient à saisir les dynamiques des trajectoires de deuil, formes d'épreuves nécessairement contraintes et parfois compliquées, mais aussi sources toujours singulières de créativité sociale et symbolique.

En associant plusieurs acteurs impliqués dans ces situations (orphelins, parents, professionnels), notre démarche visait à faire émerger des pistes d'actions et d'accompagnement. Pour ce faire, deux temps d'enquête ont été mis en œuvre.

Un premier a consisté à réaliser des entretiens individuels semi-directifs auprès de vingt-cinq orphelins, le plus souvent à leur domicile, d'une

¹ Recherche portée par l'Institut de formation en travail social (IFTS) d'Échirolles, de janvier 2017 à mai 2018. Elle a bénéficié du soutien de la Fondation OCIRP dans le cadre de son appel à projet Recherche orphelinage ouvert aux sciences humaines et sociales et sciences médicales.

² Selon l'Institut national d'études démographiques (INED), est orpheline toute personne ayant vécu le décès d'un parent ou des deux avant l'âge de vingt-cinq ans. On estime qu'en France, il s'agit d'environ six cent dix mille jeunes concerné·e·s, dont deux cent cinquante mille mineurs. Trois orphelins sur quatre sont des orphelins de père, un sur quatre est orphelin de mère et un orphelin sur cent est concerné par le décès des deux parents. Voir également Flammant (2020).

durée variant entre deux heures et quatre heures trente. À la date de l'enquête, les personnes orphelines interrogées avaient entre dix-neuf et cinquante ans et des profils variés selon le sexe, l'âge actuel et au décès, ainsi que les circonstances du décès. Conjointement, une quinzaine d'entretiens ont été effectués avec des professionnels de la CAF Isère, de l'Académie de Grenoble pour l'Éducation nationale, des associations locales, avec des psychologues et des proches d'orphelins. Nous avons ainsi pu explorer différentes formes de soutiens et d'accompagnements possibles ou existants.

Suite à la retranscription puis à l'analyse des entretiens, nous avons démarré un second temps d'enquête avec des ateliers de réflexion collective (ARC) réunissant orphelins, professionnels et parents d'orphelins. Notre démarche a été celle de soumettre les éléments d'analyse issus des entretiens individuels pour les approfondir collectivement. Nous avons misé sur la diversité des expériences vécues, de leur richesse et de leur caractère parfois contradictoire, voire paradoxal, afin d'affiner encore un peu plus notre compréhension de l'orphelinage et de co-construire des pistes d'actions et d'accompagnement avec les participants. Ces groupes de travail ont eu lieu trois samedis matin de suite, au sein de l'Institut de formation, et ont réuni de onze à dix-neuf personnes selon les séances ; certaines ont participé à un, deux ou aux trois ateliers.

Le point de vue proposé ici se veut complémentaire à ceux qui ont généralement plus voix au chapitre sur les sujets du deuil et généralement issus de la psychologie, de la thérapie et des soins.

Auprès des interviewé·e·s, nous nous sommes présenté·e·s comme des chercheur·e·s en sociologie et en anthropologie, c'est-à-dire sans mandat de soin ni intention thérapeutique³ à leur égard. Plusieurs interview·é·s ont d'ailleurs souligné l'importance de pouvoir témoigner sans être associé à un cadre ou protocole thérapeutique. Pour certain·e·s, cela a fortement contribué à leur décision de participer à une étude où ils n'étaient pas sollicité·e·s en tant que patient ou personne à soigner.

Parce qu'elle n'est justement pas à visée thérapeutique, cette enquête donne donc à voir d'autres profils d'orphelins et éclaire l'expérience du deuil à travers un autre vocabulaire et une autre grammaire. Convaincus de l'intérêt d'une approche multidisciplinaire (Fawer Caputo et Julier-Costes,

³ Il est évident néanmoins que l'entretien et/ou les ARC peuvent avoir eu un effet thérapeutique pour certains interviewés, bien que cela ne soit pas leur objectif.

2015) sur ces sujets, nous avons soumis à toutes les personnes interviewées une fiche de consentement éclairé à laquelle étaient jointes une liste des associations de soutien pour personnes endeuillées et les coordonnées de deux psychologues reconnus pour leur accompagnement.

Conscients qu'il n'était pas anodin pour nous non plus de travailler près de deux ans sur la mort et le deuil, nous avons intégré à notre démarche une analyse des pratiques intitulée Dispositifs expérimentaux de réflexivité. À raison d'une heure et demie par mois, nous avons bénéficié du regard extérieur d'une psychologue expérimentée sur ces sujets. Indéniablement, ces temps réguliers ont été bénéfiques quant à la reconnaissance mutuelle des enjeux personnels au regard du sujet traité, mais aussi quant à la nécessité de se distancier de l'objet d'étude, certes passionnant mais aussi éprouvant.

Tenir et avancer pour ne pas sombrer

Les orphelins interrogés nous ont beaucoup impressionnés par l'énergie qu'ils disent avoir déployée et les efforts constants que cet événement exige d'eux pour parvenir à avancer. D'une certaine manière, *«tous sont en lutte avec la vie, avec leur vie»* (Julier-Costes, Feige, Grange, 2020) et nous avons observé combien les conséquences du décès d'un parent, ou des deux, impactent profondément la construction de soi, les relations à autrui et la construction de son rapport au monde tout au long de la vie adulte. Comme l'a énoncé une participante aux ateliers de réflexion collective : *«la confiance en la vie est entamée»*.

En effet, l'analyse de leur discours met en exergue leurs tentatives de contenir les effets destructeurs du décès sur leur vie d'enfants ou de jeunes adultes et de maintenir la tête hors de l'eau. Dans leur vie d'adulte, ils disent devoir fournir des efforts continus pour maintenir l'équilibre tout en se méfiant des retours toujours possibles du trouble. Comme dans les entretiens, nombreux sont les participants aux ateliers de réflexion collective à témoigner de la manière dont la peine, bien qu'elle semble s'être estompée avec les années, est toujours prête à ressurgir et à être éprouvée dans toute son intensité. Lise dit qu'elle peut, encore aujourd'hui, se mettre à pleurer subrepticement sans pouvoir retenir ses larmes : *«J'ai cru que ça passerait [...] mais non»*. Sans parler de celles et ceux qui ont pleuré, seuls ou ensemble, au fil des échanges, Karine déclare : *«Ça*

m'arrive aussi de pleurer [...] j'ai l'impression d'être une petite fille, c'est assez impressionnant». Il suffit parfois d'une phrase particulière ou d'une situation pour que la personne orpheline âgée de quarante ou cinquante ans fonde en larmes et/ou se retrouve complètement démunie. Des événements biographiques importants peuvent ainsi les faire basculer à nouveau dans les peines et les souffrances de l'enfant qu'ils étaient : union, séparation, naissance, déménagement, réussite ou un échec professionnel, le fait d'atteindre l'âge du parent décédé ou que son propre enfant atteigne l'âge que l'on avait soi-même au décès de son parent.

Le décès précoce d'un parent, ou des deux, a donc un impact profond et des répercussions durables sur la manière dont les interviewés perçoivent l'existence. Ils usent alors de stratégies et de tactiques de survie qui présentent un rapport au monde spécifique oscillant entre méfiance et défiance vis-à-vis de la vie. Beaucoup d'entre eux évoquent leur sentiment d'incapacité, d'illégitimité, mais aussi leur «*hyper-parentalité*». Par exemple, une des interviewés évoque sa tendance à entretenir avec ses enfants une relation «*fusionnelle*», à être dans une «*hypervigilance*», voire dans l'«*hypercontrôle*». Une autre parle de la «*peur de perdre ceux qu'on aime*» et la manière dont cela a produit chez elle une «*hypervigilance*», le fait d'avoir été «*hyperprotectrice*» à l'égard de ses enfants, jusqu'à ne pas supporter qu'ils sortent de son «*angle de vision*». Aussi, un père aborde précisément cette «*obsession*» de la «*sécurité des enfants*» et la «*lutte*» qu'il livre contre elle au quotidien. Il a très longtemps eu peur de laisser ses enfants seuls au moment du bain. Encore aujourd'hui, il reste «*tétanisé*», «*parano*», «*insupportable*», «*tout le temps en train de surveiller, de [se] mettre au bord de l'eau*» lorsqu'ils vont à la plage en famille et avec de manière répétée des «*cauchemars de noyade*».

À revers de la méfiance, la défiance se caractérise plutôt par la confrontation et peut devenir chez certain·e·s un véritable mode de vie. L'existence est alors perçue comme un perpétuel combat où il faut se mettre en risque et à l'épreuve constamment. Orphelin de ses deux parents, Sofiane témoigne bien de cette défiance : «*C'est arrogant tu vois en fait, je suis insolent et j'ai toujours été insolent et ma vie, dans ma manière dont je l'ai menée, elle est insolente! [...] je suis... ma vie elle m'emmerde et comme ma vie elle m'emmerde, il faut que je sois insolent pour l'affronter! Tu peux pas accepter la vie en disant ouais ben voilà j'accepte mon sort, j'ai jamais fait ça, j'ai jamais fait ça*». Chez Carole, être «*toujours dans la vie, dans l'action, dans le projet*», «*être toujours dans des défis*» est précisément ce qui la fait se sentir «*vivante*». Alors qu'elle peut obtenir

un poste de fonctionnaire, elle refuse par «*peur d'être pieds et poings liés*» de s'ennuyer et de tout simplement «*s'éteindre*», de «*mourir*». Leur équilibre peut être ainsi qualifié de très précaire puisque ce rapport au monde entre méfiance et défiance, bien que plus ou moins intense selon les moments de vie et les situations, va toujours pouvoir éventuellement ré-réémerger. Une autre interviewée nous évoque notamment sa hantise de laisser venir sa peine et sa peur de «*se laisser submerger*» par un chagrin «*cataclysmique*».

De quoi ont-ils besoin ?

À l'école, vivre la perte d'un parent distingue les personnes orphelines des autres élèves qui ont encore pour la plupart leurs deux parents, mais l'école est aussi un lieu de vie soutenant et participant à ce qu'elles puissent reprendre pied face à un événement dévastateur. Pour certaines, l'école joue pleinement son rôle de lieu de vie et participe d'un retour à un semblant de normalité : «*C'est bénéfique en fait, retourner vite à l'école, la vie continue, c'est le train qui avance, même si on est dedans et qu'on a un peu le mal du train [...] ça allait dans cette logique de sortir de ce drame-là, enfin de respirer, de jouer avec des copains un peu normalement*» (Élodie). Sont en fait bénéfiques tous les espaces d'appartenance où l'enfant peut se plonger sans qu'ils lui évoquent directement ou non sa situation familiale. Et l'enjeu n'est pas tant d'oublier l'événement et ses conséquences que de pouvoir les surmonter et les affronter seul ensuite.

Dans ces moments où justement tout semble leur échapper, les interviewé-e-s évoquent un sentiment de dépossession au sujet d'événements et de décisions les concernant, comme s'ils ne comptaient pas, ou pas assez. Beaucoup décrivent les obsèques comme s'ils avaient été des observateurs ou des étrangers à l'événement. D'autres ont le sentiment de n'avoir reçu aucune explication sur le déroulement des funérailles ni d'avoir eu leur mot à dire concernant le fait d'aller voir le parent défunt. Le retour à l'école et la fête des mères/pères sont aussi des situations qui reviennent régulièrement dans les discours. Comme Richard qui évoque son sentiment d'être à part lors des fêtes des mères. Fabriquant ses cadeaux à l'école comme ses autres camarades, les siens sont destinés à sa grand-mère : «*Ben là j'étais plus dans la normalité ! Les autres savaient pourquoi ils le faisaient, moi j'étais pas dans la normalité, j'étais pas comme les autres*». Carole en garde elle aussi un très mauvais souvenir : «*Tu fais pas*

de cadeau de fête des pères, quoi, tu fais autre chose, je sais pas, tu fais le cadeau de la fête de ceux que tu aimes, ou je sais pas ce que tu fais, mais essaie de penser quand même à l'idée de ce que ça peut renvoyer à cet enfant quoi!». Ces situations illustrent bien la complexité de la posture à adopter : Comment faire bien ? Comment marquer sa considération sans trop en faire ? Comment prendre en compte le décès sans qu'il ne prenne pas toute la place au sein de la classe, voire de l'école ?

Si l'on en croit leur discours à l'âge adulte, trois besoins sont cités de manière récurrente et donnent de la matière à penser pour l'école et sa place dans la vie des orphelin·e·s aujourd'hui (Clerc, Julier-Costes, Fawer Caputo et Desombre, 2021).

Quel que soit son âge, le fait d'associer l'enfant et de considérer qu'il est capable de prendre part aux décisions qui le concernent, est un besoin récurrent. Par exemple, l'enfant d'un père suicidé entre Noël et Nouvel An se rappelle très bien qu'elle avait rencontré, avec sa mère, l'institutrice quelques jours avant la rentrée pour discuter de l'avenir. À cette occasion, l'enfant a pu exprimer ce qu'elle souhaitait ou non vis-à-vis de ses camarades de classe et de l'école, et les adultes ont pu lui expliquer les scénarios possibles. Dans les ateliers de réflexion collective, associer l'enfant, c'est-à-dire prendre le temps d'expliquer, de demander et de réfléchir avec les orphelins à ce qu'ils souhaitent ou peuvent faire (à l'école comme ailleurs) est ressorti clairement comme un besoin essentiel. Il renvoie donc les adultes à leur responsabilité de mettre en place de conditions permettant que l'enfant prenne part aux décisions le concernant.

Un second besoin repéré est celui de se sentir encore normal, mais il est ambigu. À l'école, les orphelins ont souvent souhaité être invisibles afin d'être des élèves comme les autres et de ne pas être constamment réduits à leur étiquette d'orphelin. Pour autant, ils ont aussi manqué, à certains moments, d'une attention (un regard, un geste, une phrase, une décision) ou d'un petit coup de pouce qui attestait de leur différence. La perte précoce du parent reste une « *anormalité* » et face à ce désordre fondamental, il s'agit bien d'essayer de restaurer un semblant d'ordre, de normalité. En ce sens, l'école permet de soutenir les orphelins en leur offrant une parenthèse dans un quotidien marqué par le décès et ses conséquences. Toujours précaire, l'équilibre entre le sentiment d'être différent, et parfois traité comme tel (être visible), et celui de se fondre dans la normalité (invisible), reste ténu.

Un troisième besoin est relatif au regard des autres, qui ne doit surtout pas être misérabiliste : « *J'aime pas que les gens s'apitoient en*

fait sur moi [...] ça m'énerve», nous disent beaucoup d'entre eux. De même, être désigné orphelin peut renvoyer une image repoussoir, faisant appel notamment à l'imaginaire des orphelinats ou de Cosette dans *Les Misérables* de Victor Hugo (Barou, 2015). Ce terme revêt le pouvoir d'enfermer la personne et sa biographie dans un abîme de malheur et de pitié sans fond, ni fin. Ce regard porté sur les enfants est très subtil et dépend souvent des petites et grandes attentions qui leur sont témoignées : une phrase de la professeure principale dans un cahier de correspondance, un proviseur dans un couloir qui prend un temps pour savoir si «*ça va ?*» ou des amis proches «*qui ont fait une quête pour moi, je suis revenu je me suis retrouvé avec un sac d'argent [rires] ça c'est l'A (le quartier), tiens avec ça tu t'achèteras des Air Max [...] j'étais content [...] je me disais putain les gens ils se sont mobilisés... mobilisés!*»

La vie continue

Nombreux sont les orphelin·e·s qui passent donc probablement sous les radars et profitent d'être considérés comme des élèves comme les autres pour avancer et faire quelque chose de cet événement nécessairement fondateur, bien que subi. Les situations précitées illustrent combien la communauté scolaire dans son ensemble a un rôle à jouer, mais qu'elle ne peut pas tout. Parfois, il a été nécessaire pour des orphelin·e·s de s'éloigner un temps de l'école jusqu'à effectuer une année blanche ou de changer de cadre scolaire : «*Tout le monde connaissait mon histoire et j'aurais aimé être une inconnue. Le lycée m'a permis de m'épanouir car c'était nouveau, bien plus grand que mon collège de village [...] Je pouvais ainsi dire ce que je voulais de ma vie, me faire de nouveaux amis et garder ceux à qui je tenais*».

Comment alors les soutenir au quotidien ?

Un des constats déroutants de notre enquête a été de comprendre que ce qui fait soutien pour les uns peut être un frein, voire une entrave, pour les autres. Proposer régulièrement un cadre dans lequel il est possible de parler est utile, mais l'injonction à la parole peut aussi faire fuir. Il est probablement utile aussi de se poser la question de savoir si nous sommes légitimes aux yeux de l'enfant pour le questionner à ce sujet et/ou l'évoquer avec lui. Ce qui peut être soutenant peut donc être étouffant, rejeté et vécu comme une injonction insupportable à une période donnée, mais pourra être un soutien majeur bien plus tard (consulter un thérapeute,

parler avec les proches). Parfois, comme un des interviewés orphelin de père à neuf ans, il est question de solliciter plusieurs années après, à l'âge adulte, les proches parents et amis lors d'une journée consacrée au défunt. Dans cette situation, tous sont venus raconter comment et qui était son père, avec des témoignages, des diaporamas et des chansons.

Les premiers temps sont importants, mais les effets d'un tel événement se mesurent aussi à l'échelle d'une vie. Les proches (parents, amis, élèves, professionnels) sont souteneurs par leur simple présence et leurs actes tout au long de la vie des personnes orphelines. Bon gré mal gré, elles font avec l'événement et ses conséquences, comme elles peuvent. Le décès d'un parent, ou des deux, est un événement destructeur et les personnes interrogées⁴ nous ont dit combien il était éprouvant et difficile de surmonter cette épreuve et leurs efforts continus pour en faire un élément fondateur de leur vie. Il semble donc essentiel de jouer avec eux et elles le jeu de la normalité sans oublier ce deuil, d'être attentif aux grands événements biographiques (anniversaire, union, séparation, naissance, déménagement) et de les associer pleinement dans les décisions qui les concernent, sans être misérabiliste ni en les regardant avec pitié. Autrement dit, il s'agit de prendre acte du décès et de ses conséquences pour l'enfant et l'adolescent à l'école, sans laisser la mort prendre toute la place et s'assurer que l'école reste un lieu de vie.

Liste des références

- Barou, J. (2015). La figure de l'orphelin. *L'école des parents*, 616, 34-35. <https://doi.org/10.3917/epar.616.0034>
- Becker, H. (1985). *Outsiders: études de sociologie de la déviance*. Métailié.
- Berthod, M. A. (2016), Le paysage relationnel du deuil. *Frontières*, 26(1-2). <https://doi.org/10.7202/1034383ar>
- Clavandier, G. (2009). *Sociologie de la mort: vivre et mourir dans la société contemporaine*. Armand Colin.
- Clerc, J., Julier-Costes, M., Fawer Caputo, C. et Desombre, C. (2021). L'éducation inclusive à l'épreuve du décès parental: adaptation et poursuite de la scolarité chez des enfants orphelins. *La nouvelle*

⁴ Nous remercions vivement les personnes interrogées dans cette enquête. Cet article est une des manières de leur rendre ce qu'elles ont accepté de nous donner par leur témoignage.

- revue : éducation et société inclusives*, 89-90, vol. 1, 101-114. <https://doi.org/10.3917/nresi.089.0101>
- Déchaux, J.-H. (2000). L'intimisation de la mort, *Ethnologie française*. 30, 153-162.
- Déchaux, J.-H. (2004). La mort n'est jamais familière. Propositions pour dépasser le paradigme du déni social, Dans S. Pennec (dir.). *Des vivants et des morts. Des constructions de la « bonne mort »*. CDRBEC.
- Despret, V. (2014). Les morts utiles, *Terrain*, 62, 4-23. <https://doi.org/10.4000/terrain.15315>
- Despret, V. (2015). *Au bonheur des morts : récits de ceux qui restent*. La Découverte.
- Goffman, E. (1968). *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux*. Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience*. Éditions de Minuit.
- Fawer Caputo, C. et Julier-Costes, M. (dir.). (2015). *La mort à l'école : accueillir, annoncer, accompagner*. De Boeck Supérieur.
- Flammant, C. (2020). L'orphelinage précoce continue de diminuer au début du XXI^e siècle. *Population et société*, 580, 1-4. <https://doi.org/10.3917/popsoc.580.0001>
- Julier-Costes, M. (2015). Socio-anthropologie du deuil chez les jeunes. La mort d'un-e ami-e à l'ère du numérique (p. 125-136). Dans D. Jeffrey, J. Lachance et D. Le Breton (dir.). *Penser l'adolescence*. PUF.
- Julier-Costes, M., Feige, C. et Grange, J. (2020). (Sur)vivre à la perte précoce de son (ses) parent(s) : expériences et répercussions de l'orphelinage. *Recherches familiales*, 17, 35-44. <https://doi.org/10.3917/rf.017.0035>
- Julier-Costes, M., Feige, C. et Grange, J. (2019). Comprendre l'expérience d'enfants et de jeunes adultes de parent(s) décédé(s) : perdre un (ses) parent(s) avant vingt-cinq ans. IFTS-Fondation OCIRP. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02325653>
- Le Breton, D. (2012). *L'interactionnisme symbolique*. PUF.
- Molinié, M. (2006). *Soigner les morts pour guérir les vivants*. Les empêcheurs de tourner en rond ; Seuil.
- Roudaut, K. (2012). *Ceux qui restent. Une sociologie du deuil*. PU Rennes.
- Watier, P. (2002). *Une introduction à la sociologie compréhensive*. Circé.